

DÉCHIRURES ET REVIVISCENCES

Onze poèmes de la douleur et onze poèmes d'amour



Poèmes

Gérard FRONTY

Tableau en couverture :
Gérard Fronty, NEVERMORE (Souvenir, souvenir que me
veux-tu ?), 41cm X 33 cm, 13 décembre 2018, Acrylique, Posca.

*Puisqu'il nous faut renoncer
À ce qu'on ne peut retenir,
Qui devient autre chose
Contre ou avec le cœur, —
L'oublier rondement,*

*Puis battre les buissons
Pour chercher sans trouver
Ce qui doit nous guérir
De nos maux inconnus
Que nous portons partout.*

René CHAR

ENAMORAMIENTO

Éperdument

Nous nous sommes enlacés Enivrés l'un à l'autre
L'autre de l'un Insatiables
À quelle ombre de chair reprenons-nous haleine ?
Quels jardins secrets ensemencent nos baisers ?
Pour quels parcours Quels cris Nos caresses se sont mêlées ?
Pour quel vent de prairie se rejoignent nos corps-poèmes ?
Pour quelles terres de tendresses nous désirons-nous ?
Sans cesse
Sans lassitude
Recommencer le voyage nous obsède
Nous sommes promis l'un à l'autre
Et nous le découvrons si tard
Que déjà la vie nous paraît bien courte

Je n'ai jamais eu peur de mourir avant de te connaître

Chrysalider et métamorphoser la vie
Rendre grâce à l'esprit Ne plus craindre l'ennui
Je suis pris de folie Pour toi Par toi
Une folie amoureuse Raisonnée Irrépressible
Sauvage
Chaque instant m'émerveille

Je n'ai jamais eu peur de mourir avant de te connaître

Le don de ta vie m'est enchantement et joie
Je suis à toi Sans restriction À tes pays À tes jusants
En toute liberté
Tu m'autorises
Aux voyages de ton corps
J'en suis le voilier pirate

Je n'ai jamais eu peur de mourir avant de te connaître

Ici et maintenant dans nos destinées
La chance a creusé son nid
Inattendue Après tant de blessures
De part et d'autre
Imprévisible
Chaque instant m'est précieux et tes projets me charment
Éphémère et mutin je marche à contre-mort
À contre-temps
Je n'ai jamais été aussi jeune
Eh oui je sais

Je n'ai jamais eu peur de mourir avant de te connaître

Je deviens ton homme de confiance
Ton confident
Tu m'apprends la patience et la ferveur
Je m'enivre de toi de ta peau de tes yeux
De tes pensées De tes aveux
Être-avec-toi
Respirer ton parfum d'écume
Me mêler à ta vie comme à ton ventre aimant
Autant de cadeaux qui me font vivre
Et m'accordent une plénitude d'existence
Que j'ignorais
Je retrouve le sentiment d'être au monde
Pour de bon

Je n'ai jamais eu peur de mourir avant de te connaître

J'ai à t'offrir Aimantée d'amour
Cette tendre rage de vivre
Une adoration choisie Assumée Cultivée
Un arrachement de l'être
Un bonheur d'aimer et d'apprendre
Bonheur de t'aimer
Et d'être aimé
Une volonté de tout embellir
Enamoramiento...



*Gérard Fronty, Triptyque DEVANT LA PARADE NUPTIALE, Tableau 1, 23 décembre 2019, - 20 cm X 100 cm
Acrylique et Posca.*

AMOUR PLUS HAUT QUE LE CIEL

Puisque c'est un amour Plus haut que le ciel
Plus profond que nature
Puisque je ne sais d'où t'es venu l'idée merveilleuse
De faire naître en moi l'embrasement de l'amour
Et de t'approprier mon être
Il faut bien que je t'avoue l'autre face de la lumière révélée
Non pas la jalousie ni son venin
Non pas l'égotisme sournois
Mais cette peur infinie du trépas

Cette peur
Je l'ignorais jusqu'à ton premier sourire
Désormais elle m'habite
Plus obstinée qu'une maladie incurable

Non pas la peur de te perdre
Plutôt celle d'un néant qui nous diviserait
D'une fusion qui s'achèverait
D'une aimantation qui cesserait
D'un feu qui s'éteindrait
Ou pire encore
D'une ferveur entre nous qui diminuerait
Jusqu'au trépas de l'amour

Car à quoi bon aimer
Si les ailes de l'amour cessent de voler librement

Si tu ne veux plus ni ne sais plus te convertir au dépassement
À quoi bon aimer ?

Inutile que notre amour perdure faussement
S'il a déjà duré à perte !

Si tu ne veux plus être la vestale de notre logis
Inutile de feindre
C'est la flamme qu'il convient de nourrir et d'entretenir
Pas le mirage

J'étais un feu sans foyer
Tu feras de moi un foyer sans feu
Je préfère cela au mensonge
Et à la tromperie

Que serait un amour qui aurait cessé d'enchanter nos vies
Qui n'aurait plus la folie de nous risquer aux fusions
De nous étonner et de nous aimer
De nous exiler de nous-mêmes ?

Que serions-nous devenus
Si nous étions
Incapables de transcender pour toujours
Tout Amour plus haut que le ciel ?

SI SOUVENT

Si souvent
Je voudrais te dire je t'aime
Te le dire simplement
Mais si souvent je n'ose pas

Je ne m'autorise pas un « je t'aime » que je sais
Déjà trop pauvre
Au vu de celui que je voudrais t'offrir

C'est toujours un « je t'aime » décharné
Comparé à la montagne d'amour que tu fais naître en moi

Ce « je t'aime » là serait ridicule
Un grain de riz volé au cheval de Schilda ou au diable
Ce serait un mot dépourvu d'âme
Sans profondeur
Et sonnante faux
Toujours un « je t'aime » évidé
Famélique et trop insolite
Insignifiant
Si creux et si éloigné
De celui que je n'ose te dire

J'ai si peur Du verbalisme
De ce bavardage ordinaire de mots appauvris
Et qui faussent tout
Oui ! j'ai peur de ces logorrhées massacreuses
Du quotidien désenchanté
Ces flux de paroles inutiles

Ces logomachies qui nous débordent
Et nous éloignent ou nous trahissent
Alors comment trouver les mots
Pour te dire « je t'aime » Franchement en simplicité
De façon Juste ?

Et si malgré cela
Je rêve d'y parvenir un jour
Le réel aussitôt efface mon espoir
Le pulvérise en poussières de mots
Et me laisse là
Analphabète
Apeuré et bête
Semblable à un animal traqué
Que la voix des hommes affole

Dès lors
Il ne me reste que quelques débris de vocables
À peine plus impuissants que des galets roulés par la vague
Sur le sable d'une plage désertée
Pour t'avouer ma pénurie de mots
Si souvent.



Gérard Fronty, Triptyque DEVANT LA PARADE NUPTIALE, Tableau 2, 7 avril 2020, - 20 cm X 100 cm Acrylique et Posca.

MA FAMILIERE

Que je pense à elle
Ou à la mort
Ou à penser
Que je pense à elle Mon bel amour
Ou que je pense à la mort
La tienne La nôtre Et aussi à la mienne...
Ou que je pense tout court
Rien jamais n'échappe à l'étonnement des inquiétudes !

Quelque chose comme le désir d'abandon m'obsède
Se réfléchit et s'infléchit

M'abandonner au plus profond de tes yeux et de ta chair
Ou m'abandonner au voyage sans retour ?
Me délivrer d'une chair temporelle et de tout sens ?
M'abandonner aux ailes de la pensée autonome
Devenir égotiste ?

Où donc est la lumière ? La liberté intérieure ?
Où se tiennent les ténèbres et leur singulier pluriel ?
Quelque pont se risque-t-il d'une rive à l'autre ?
Qui ose traverser ?
Faut-il glisser d'un seuil à l'autre ?
Marcher sans hésiter Ou ramper comme un évadé ?
Devenir soldat entre deux tranchées ?
Ramper plus féroce qu'un justicier sous les tirs ennemis
Pour rendre les coups et gagner la guerre ?
Mais quelle guerre ?

Comment donc se fondre-là dans ce bouquet de questions ?
Se fondre sans rien confondre ?

Et toi mon étrangère familière sais-tu que
Même trahi
Même dévasté par le désamour
Même nu
Et exclusivement habillé de mon désir infini pour toi
Et pour tous les êtres que j'aime
Je m'incarne jour après jour
Avec l'enthousiasme d'un Phénix blessé
Du mieux que je peux ?

Mais l'enfant qui est en moi peut encore fondre en larme
Rien que pour toi ma familière
Et pourtant
Il est si difficile de fondre sans s'effondrer.

MON AMOUR JE T'AIME

Mon amour je t'aime
Je t'écris des poèmes
Comme un enfant de dix ans
Tout est si difficile à dire
Quand tout Le corps Le cœur et l'esprit
Débordent de désir et d'appétit

Les mots pour parler
Nos mots adulescents
Nous semblent plus qu'impuissants
On doute et on est partagé
Entre les termes de tous les jours
Ceux de nos chansons ou des mots savants

On voudrait écrire
Comme Char ou Verlaine
Or les mots sont usagés
Les métaphores fatiguées
La musique semble avoir tout dit
La page blanche et le silence gagnent

Tout est déjà fait
On se dit à quoi bon
Ecrire semble inutile
Prétentieux pompeux et stérile
Rien ne garantit que tu me lises
Pourtant j'écris « je t'aime » tous les jours

C'est naïf et simple
Mais c'est vital et fou
Juste un poème d'estime
Une chanson de troubadour
Une façon de faire l'amour
Avec deux mots : *urgent* et *essentiel*.

Mon enfance n'a pas été belle.

Elle est morte et enterrée depuis longtemps.

Elle a été empoisonnée par la malignité des violences : celles des coups, des suprêmes colères et des mots tranchants d'un père irascible, égotiste et tyrannique.

Certains cauchemars m'en font remonter — si tardivement — des fragments de scènes barbares et brutales que j'en reste parfois médusé...

Comme tous les enfants qui ont eu la chance de ne pas être violentés par leurs parents, toi tu ignores tes privilèges d'enfant respectée, chérie et choyée.

Tu as été habituée aux prérogatives de petite princesse.

De condition modeste, tes parents t'ont donné sans compter tout l'amour dont ils étaient capables.

Cadeau empoisonné.

Tu fais partie de ces femmes qui, en franchissant le seuil des quarante ans, basculent et s'enlisent soudainement dans une crise aiguë d'adulthood.

Une *crise existentielle* selon tes propres termes.

Paradoxe de tes paradoxes, c'est qu'adolescente tu as aimé un homme d'âge mûr... et tu étais fière de jouer à l'adulte avec fermeté et une certaine suffisance.

Il t'arrivait même d'être un peu hautaine avec les autres et donneuse de leçons.

Ceci explique-t-il cela ?

Trop simple sans doute !

Enfant, j'ai souvent espéré la mort, maladroitement.

Je suis parti de chez moi à l'âge de dix-sept ans.

C'est sans doute ce qui m'a sauvé.

Avec du recul j'y vois une sorte de résilience de contrecoups.

Dès lors la vie m'est, petit à petit, apparue comme un long chemin d'épreuves que je devais affronter avec persévérance...

Et, enfin, à trente ans passés, la vie a fini par me sourire....

Je n'ai jamais eu peur de vieillir.

Au contraire.

S'éloigner de l'enfance, être surpris par l'amnésie qui vous prive de tout souvenir — une sorte de trou noir...—, c'est l'arme de la légitime défense pour bon nombre d'enfants violentés.

Afin d'oublier les coups et les humiliations, et surtout pour compenser la façon dont on nous a volé notre enfance et notre innocence, on cultive le défaut de mémoire.

Mais l'amnésie demeure fragile et la mémoire refait surface, parfois plusieurs décennies plus tard.

On comprend bien mieux tout cela quand, devenu parent, on tente d'offrir à ses enfants une jeunesse épanouissante.

J'avais l'âge du Christ quand je t'ai rencontrée.

Mais pour rien au monde je ne reviendrais en arrière.

Trop d'épines...

Toi tu avais 17 ans.

Et 18 ans quand tu as décidé et choisi librement de vivre avec moi.

Maintenant tu as peur de vieillir.

Une peur virale et viscérale...

Et tu voudrais déjà retourner en arrière, au temps où tu étais persuadée d'être belle...
et jeune...

Aujourd'hui la vie me lâche la main et me tire la langue.

Et je souris.

Je pleure aussi parfois.

« Lorsqu'on pleure on est presque heureux » nous dit Léon-Paul Fargue...

« Crainte de proie. Amour tremblant ».

À quarante ans passés pour renouer avec ce que tu crois être ta jeunesse tu t'es installée dans l'adultère...

C'est triste à en mourir.

C'est moche à en vomir.

Et c'est si banal !

Toutes tes amies sont divorcées... ou elles y pensent ou elles en rêvent... mais n'osent pas encore.

Tout est affaire de calcul plus que de sentiment.

Tu veux leur ressembler.

Tu as commencé tes spéculations et tes stratégies en secret.

Cette normativité est à l'œuvre dans ta tête de façon si prégnante et tellement perverse qu'un mécanisme de résistance empêche ton jugement d'en reconnaître les méfaits.

Tu scotomises.

Toi tu veux plaire, tester ton potentiel de séduction, expérimenter le désir des hommes, le provoquer, jouer les jeux de la séduction et les faire souffrir aussi.

Tu veux surtout mesurer ton emprise sur le cœur des autres.

Sans précaution aucune, mais avec une sorte de glamour de cacaille, d'impudicité primesautière, tu as avoué tout cela à un de mes amis.

Aujourd'hui, ton amour me lâche la main.

Je souris ? À peine !

Le sourire de l'auto-dérision !

Le compte à rebours a commencé je le devine, mais je ne sais pas si je dois en avoir peur où snober... ou à nouveau, ironiser, suivre le chemin des épreuves à venir...

Avec la même obstination que celle du phénix qui choisit son bûcher, j'ai continué jusqu'au bout.

Tu ne m'as rien épargné.

L'adultère est une autre violence : un viol de l'âme.

Je le vis, je l'ai enduré et c'est un supplice...

Tu es incapable de l'admettre !

Et pourtant, si je t'avais fait vivre le dixième des supplices que tu m'as infligés, tu m'aurais traité d'ordure !

Le 7 Décembre 2012 j'écris ces mots :
« Aujourd'hui tu as quarante et un ans et je vais t'offrir un petit recueil de poèmes
d'amour.

Il contient quelques poésies écrites, par amour, pour toi.

Est-ce bien utile ?

La poésie t'ennuie.

Hier je t'ai offert quarante fleurs...

Quelque chose fane définitivement plus vite qu'elles ! »

À terme

La vie me donne raison.

UN HOMME UN JOUR 1

Combien d'hommes sont passés
Ont traversé ta vie
Sans vraiment s'arrêter
Ni plus près Ni plus loin
Que les draps de ton lit

Tu voulais être aimée pour toi
Pas que pour le sexe
Mais la vie est plus complexe

Être aimée pour tes mots Tes idées
Tes caresses Ta façon de marcher
Être aimée pour ta tendresse Et pour tes gestes
Ton sourire et tes révoltes
La grâce de ton visage
Le parfum de ta peau

Être aimée pour ta façon si particulière de rire
De bercer tes enfants
De leur parler De les protéger
Pour tes amitiés Ta générosité
Toutes tes attentions quotidiennes
Tes délicatesses tes combats
Pour tes rêves et tes projets
Sans oublier ni tes égarements ni tes regrets
Pour les larmes de tes peines De tes nostalgies
Et celles de tes joies aussi

Tu voulais être aimée pour toi
Simplement POUR TA FAÇON D'ÊTRE

Tu voulais que l'homme qui t'aime
T'aime sans fin Sans hésitation
Qu'il te donne du temps
Qu'il puisse te désirer toujours
Te trouver du charme Même avec tes rides

Tu voulais qu'il n'ait aucune difficulté à t'être fidèle
Tu rêvais d'être sa muse et sa beauté
Son jour de Holi
Sa lune et son soleil Son île d'éternité
Sa Matricule Sa terre d'asile
Et par modestie et sans jamais te l'avouer
Tu espérais secrètement être Tout pour lui
Tout ce qu'une femme libre peut offrir par amour

UN JOUR
UN HOMME SAISIRA CETTE CHANCE.



Gérard Fronty, Triptyque DEVANT LA PARADE NUPTIALE, Tableau 3, 10 avril 2020, - 20cm X 100cm, Acrylique et Posca.

ON NE CHANGE PAS DE CAP

Tu as peur ?

Pourquoi tu cries ?

Non tu ne chantes pas

Tu cries !

Route de nuit Accident

Qu'est-ce que c'est noir !

Pourquoi tu cries ?

C'est fini C'est déjà demain

Tu dois partir T'exiler...

Il fait si seul Blessures tant de blessures

Où est-ce que tu vas ?

N'y va pas ! T'as pas le temps !

Route de vie Route de mort Route d'ennui

Tu as peur !?

On ne change pas de cap

On se trompe !

Qu'est-ce que tu fuis ?

Tu as peur ! Mais tu as peur de quoi ? !

Mourir en voiture ?

La panne sèche ?

Qu'est-ce que c'est noir !

Menteur ! Tricheur ! Bonimenteur !

Triste corbeau Camelot

Silences fiers Silences lourds Silences vrais

Tu dois partir

Toujours plus seul

C'est fini c'est déjà demain

La nuit est là et tu repars... Seul !

Noctambule égaré

Comme c'est drôle ! Tu fais semblant ?

On ne change pas de cap

On se trompe !

Hasards solitaires

Pleins de ténèbres

Pourquoi tu cries ?

Non tu ne chantes pas tu cries !

Il fait trop seul déjà partir Toujours trop seul

Vers quel départ ? À contretemps !?

La vie s'en va c'est comme ça ! Rien n'est juste...

Tu as peur ? D'être trahi ?!

Je fuis Je vais Tu dis je quitte

La nuit est là et tu repars

Pourquoi tu cries ?

Tu tiens le volant Route de nuit

Toujours elle ! Hein ? Pas vrai !?!

La solitude... au rétroviseur !

On ne change pas de cap

On change de vie !

Pénombre et lumières

C'est une femme bleue de lune

Comme un miroir en retour Elle te réfléchit

Non tu ne parles pas tu cries !

Elle te dit vers quel départ

Encore si seul ! Eh oui ! Tu reviens ?

Lune rousse ou lune noire

Nostalgie des départs... T'angoisses ?

Le cœur comme un warning Fragile

Warning... Warning... Warning...

Tu repars tu restes et tu repars

Pourquoi tu cries ?

C'est fini c'est déjà demain

Tu as peur ? On t'a menti ?!

On ne change pas de cap

On change de vie !

Tu t'en vas trop loin Trop loin trop loin...

Ne crie plus ! Arrête-toi un peu de parler !

Ne dors pas c'est la vie !

Comme c'est drôle Tu as peur...

Pourquoi tu cries ?

Non tu ne réponds pas tu cries !

Tu dors ? Mais t'es pas bien !

Ne dors pas ! Au volant c'est la mort !

Les jeux sont faits rien ne va plus...

Qu'est-ce que c'est noir !

Tu fuis encore... Lâche ! Dégonflé !

Oui hein ! Qu'est-ce que tu fais ?

On ne change pas de cap

On se trompe ! Elle t'a trompé ? C'est ça !?

Il reste quoi au fond du vase ? Rien ?

Rien !

Ah si !

Et quoi donc ? Dis-moi ! Allez ! Dis-moi !

Un peu d'amour Je crois

Ha !! ha !! ha !!... Si tu veux !

UN HOMME UN JOUR II

Un homme sincère et clair

Au regard océan Vert et changeant

Un homme étonnant

Porteur d'eau puisée à la source de l'être

Un homme de parole

Un homme touareg Pour tes jours de désert

Un homme passe-partout qui déverrouille

Précautionneusement tes serrures d'amnésie

Un homme qui a l'art de tailler ou de couper tes arbres morts

D'épargner tes forêts anciennes

Qui peut répondre aux mauvais passants

Les mots qui diluent redressent ou dévoilent

Un homme qui n'est jamais prophète

Simplement marcheur Compagnon ou pèlerin

Un homme pourvoyeur de signes novateurs Toujours en quête

De ceux qui prospèrent à hauteur de cœur

Un homme sans ombre narcissique dans le miroir

Sachant toujours te revenir quand tu l'espères

Un homme capable d'une modestie d'écrin

Où tu pourras reposer tes éclats

Un homme qui aime élire choisir puis tailler tes diamants

Et te révéler tes propres bijoux méconnus

Même quand tu n'offres qu'une gangue terreuse Ou pire
Lorsque la migraine le désamour ou le chagrin
Éparpillent ton être et ta vie au plus profond du spleen et de
Ses redoutables mines noircies par l'existence

Un homme qui rassemble et guérit
Qui sait s'éclipser ou rester là Sans déranger

Un homme qui s'évanouit sans trace
Et guette ton attente pour revenir sans fracas

Un homme qui greffe Dont la résistance parvient à te renouer
Aux présences nécessaires et aux forces vitales
Aux vérités partagées par l'amitié
Aux dialogues d'écoute et de complicité

Un homme pouvant t'aimer jusqu'à tes entrailles
Goûtant tes lèvres et les sucres de ton corps
Se délectant des parfums de ton âme
Savourant tes égarements Et tes retours

Un homme qui accepte de recevoir et d'abriter tes mystères
Qui autorise les arcanes de tes clandestinités
Un homme toujours épris de ce que tu fus
De ce que tu es De ce que tu seras
Apte à bercer tes peines À métamorphoser regrets et remords
En désirs de vivre

Un homme graine
Qui germe en toi des sylves d'amour
Un homme fleur qui enseme sans le dire
Des ciels d'espérances en bouquets d'avenir

Un homme persévérant Un dessinateur inlassable Il te tracera
Des brassées de reviviscences joyeuses

Et sur cet horizon tenace L'idée fauve qu'il cherche à t'offrir
Demeurera toujours fidèle
Par-delà tous les couchers ensoleillés ou non
Celle du don d'Amour infini
Jusqu'au dernier jour Jusqu'au dernier baiser
Avec ferveur Jusqu'au dernier souffle.



Gérard Fronty, L'ARBRE AUX SOUVENIRS I (portrait), 44,5 X 59,5 cm, 11 Janvier 2020, Acrylique

GRANDE EST LA PEUR

Sanglots d'enfants pour la belle aux lois d'oubli

J'aime à t'offrir des vers comme icelui

Parce que c'est collier d'offrandes
Et m'aimement j'avoue ton visage
Il m'enlune à souhait d'été saturnien
Avec ses perles de miradyeux
Et j'explore le fil de ton regard chat Moiré
Arianement

J'attendrai que Thésée
Ce pleutre
— Celui-là et les autres aussi
Tous les autres —
T'abandonne
Alors je t'emmènerai loin de Naxos ou de Dia
Et je t'offrirai le diadème d'or
Dans mes rêves je suis ton Dionysos

Tout ce qui me vient de tes yeux
M'est repousseur de mort grande et quotidienne
Et je mords à pleine jouisse cette mousse de vie
Ourlée de tant de beauté
Et parfois de quelques mésaventures
Mais tu m'enseignes à en rire aux larmes

Par confins du désir rescapé
Comme quenouille divine

Sur tout ton corps mes pleurs entissent
Un canevas d'écume embellie

Je meurs tous mes oiseaux sous tes vagues légères
Je meurs tous mes danseurs à tes juments farouches
Je m'accroche à ta croupe chamoisine
Pour embrasser le fleuve de l'existence

Au nez de la riveraine détresse
Je nargue les Nazgûls
Une vieille alliance les associe à la faucheuse
Je le sais
Je les défie
Guetteuse insatiable et perverse
Polymorpheuse
La Camarde est toujours là
Faucheuse un jour Faucheuse toujours
Je m'en méfie

Mais tu ne m'as pas converti contre le temps
J'ai découvert la Grandeur
L'Absolue Grandeur
Celle qui enchante le quotidien
Et donne l'immémoriale force
Pour renverser toutes les barrières
Non pas les barrières de l'inaccessible horizon
Ni les barrières du présent qui goutte à goutte
Uniquement les barrières du compte à rebours
J'AI RENVERSÉ LE SABLIER SUR LE SABLE DE MES ÉCHECS

Depuis longtemps un muet pudique brisegoutte ma tête
Il appelle tes nuits aux habits d'eau et de songe
Il voudrait diluer le « Rien n'y fera »

Toi seule à la solution pour me dissoudre
Grande est la peur de ne plus s'aimer
GRANDE EST LA PEUR
Et d'une autorité prégnante

Car c'est si risqué de s'emperdre en usure
J'ancre ma musique Au creux de tous les téguments
D'être à toi
Autant que d'être sans toi
Par tous les feux d'effleurements de peau
Tu me fais privilège de mes fautes
Je plaide férocement coupable
Coupable de t'aimer aveuglément
Comme on aime sans compter
J'ai appris de quelques fous authentiques
Ce qu'il conviendrait d'aimer
Et tout ce qu'aimer permettrait de quérir
Et tu m'absous
Avec la grâce du mal et du bien combinés
Ce bien et ce mal
Que tu me feras et que tu m'as déjà faits
Mon amoureuse lointaine
Détournée

Plusieurs vies se sont tissées entre nous depuis
Et tu t'éloignes sans t'en rendre compte
GRANDE EST LA PEUR DE T'AIMER ENCORE
Encore si peu
Trop peu

Et un jour le trop peu bascule en Trop
Dans ce canevas d'insuffisances
Où sans lassitude aucune
Et dans cette proximité des conjugaisons amoureuses

Nous tissions Auparavant
Avec conviction
Tant de plénitudes joyeuses.



Gérard Fronty, L'ARBRE AUX SOUVENIRS FUTURS 1, 40 cm X 50 cm, 17 Février 2020, encre et Posca.

QUAND JE DIS CES MOTS-LÀ

Des soleils d'amitié
Pour les jours idylliques
Même les mauvais jours

Et des lunes d'amour
Pour les nuits étoilées
Et les nuits sans étoiles

Cicatrisons nos plaies
Puis effaçons l'obscur
De nos regards perdus

Tant de malentendus
Ont étouffé l'enfance
Et semé de souffrances

*Si tu savais comme je pense à toi
Quand je dis ces mots là*

Si tu crains l'avenir
Si t'as peur de mourir
Sans avoir rien connu

Si tu rêves d'échanges
De promesses tenues

De nos folies d'archanges

Si tu espères vivre
Des bonheurs partagés
Pour un peu de tendresse

Si après chaque chute
Tu veux te relever
Pour de nouveaux défis

Si tu comprends mes mots
C'est qu'ils s'adressent à toi
Par-delà nos silences

*Si tu savais comme je pense à toi
Quand je dis ces mots là*

C'EST LE CIEL QUI PLEURE

— Est-ce que c'est le ciel qui pleure, Papa ?

— Oui, je crois bien que c'est le ciel.

— C'est pas le bon dieu ?

— Non c'est le ciel. Quand il pleut fort comme ça, c'est le ciel qui pleure. Le bon dieu, lui, il ne pleure jamais !

— Pourquoi ?

— Parce que le bon dieu il est heureux ! C'est pour ça qu'il ne sait pas pleurer. Il fait pleurer les autres parfois, ça c'est vrai ! Mais le ciel lui il pleure quand il veut.

— Et pourquoi il pleure, là ?

— Ben là ! il est triste et il pleure très fort. Le bon dieu il n'est jamais triste. Il est rien du tout... c'est le ciel qui est tout.

— Mamie elle dit que le bon dieu il est au ciel et qu'il sait tout.

— Oui, je sais, Mamie elle dit ça ! il est dans le ciel mais si le ciel le fout dehors... il est plus rien du tout le bon Dieu, même pas un vagabond... tu comprends ?

— Comme nous ?

— Comme nous ! Si tu veux ! C'est le ciel le plus grand. Le bon dieu ce n'est qu'un oiseau du ciel, ou un nuage, ou un courant d'air... ou juste une idée... quelque chose qu'on croit avoir vu, ou quelque chose qu'on aimerait bien avoir compris. On aimerait croire au bon dieu et croire qu'il sait ce qu'il fait ; parce que comme ça on pourrait penser qu'il a une bonne raison d'avoir fait tout ce qu'il a fait.

— Comme quoi ?

— Ben tu vois... comme pourquoi il laisse faire tout ce qui n'est pas juste ?

— Et le ciel il connaissait maman ?

— Le ciel il sait tout mon grand.

— S'il sait tout pourquoi le ciel il a pris maman alors ?

— C'est pas le ciel mon grand qui a pris maman, c'est la maladie et ça, le ciel, il n'y peut rien lui non plus. Si un jour le bon dieu de Mamie il tombe malade... eh bien ! même le ciel pourra pas le guérir.

— Alors s'il peut pas tout le ciel, il peut quoi ?

— Le ciel, il peut juste recueillir et protéger ceux qui viennent de la terre. C'est comme une sorte d'asile pour les exilés de la terre... tu sais, comme ces refuges pour animaux dont plus personne ne veut. Le ciel il protège les exilés, il leur offre l'asile et il leur permet d'attendre qu'on arrive, à notre tour ; et il leur permet aussi de nous voir et de nous parler parfois, et de voir tous ceux qu'ils aiment... et puis... et puis... il

accepte qu'on leur parle. Après, quand on s'est tous retrouvés au ciel, on part pour un autre monde.

— Et c'est tout ?

— Oui ! C'est tout ce qu'il peut faire le ciel. Il fait rien de plus. Tu sais je vais te dire un secret.

— Un vrai secret ?

— Oui ! tu n'en parleras à personne ! Même pas à tes meilleurs amis !

— Je pourrai le dire à maman ?

— Bien sûr tous les deux on ne cache jamais rien à maman.... Tu vois, quand il pleut très fort, c'est le ciel qui cache les larmes de tous ceux qui sont au ciel, parce qu'on leur manque et que, des fois, ça les fait pleurer très fort...

— On lui manque à maman ?

— Oui regarde... comme il pleut fort !

— On peut pleurer sous la pluie alors... comme ça, ça se voit pas !



Gérard Fronty, *L'ARBRE AUX SOUVENIRS II* (paysage), 39 X 48,5 cm, 4 février 2020, Acrylique, encre, collages.

FLEURS DE COUCHEMER

Si je dérive en longs voyages À l'orgue de sa coque
C'est que sa voile en cloque à l'âge De tous ses vents baroques
C'est qu'elle m'amouille à sa transe Et me tame mon vœu
Glisse à ma lice en salanse Son sel femme anconneux

De sa louvre névée de brume M'enfonce à nos nubraises
Bruine vente à roche d'écumes Sans dessous des folaises
Si tendre oncule et douce aux fentes Son ventre ouvre au soleil
Qui source en coule nos aimantes Où s'enruche mon miel

Delta qu'en jambouge remonte En tête à son pilote
Qu'emporte un lac de laquemonte Va longue papillote
Puis qu'elle revient sur mon arc Cible ma flèche au puits
Et crie-va-vient toute sa barque Au mât de l'archerie

Miaulant la marge à nos chorus se mélange à nos cotres
Tantôt plaisir ou l'autre opus Chacun lusse pour l'autre
Me mord mémoire à mon sauvage Mon chat noir droit la bande
À sa couture à son corsage Se féline et s'amande

*Puis qu'elle revient sur mon arc Cible ma flèche au puits
Et crie-va-vient toute sa barque Au mât de l'archerie*

Si m'en viens fondre en l'humissant Quand baigne à son plaisir
Mes nageurs de foutre océan S'aiment coutre à mourir
Va ma bouche lappe clitore De son loup de sa langue
Jamais je n'ai d'autres remords Que finir qu'on retangue

*Puis qu'elle revient sur mon arc Cible ma flèche au puits
Et crie-va-vient toute sa barque Au mât de l'archerie*

Elle s'ouvre s'ouvre à ma lame Me prend tout au tranchant
Pour me fendre au fil de ses gammes Note à note du temps
M'enfourche à cheval d'avalanche Et neige mieux que neige
Passe m'accord montagne blanche M'entourne en son manège

*Puis qu'elle revient sur mon arc Cible ma flèche au puits
Et crie-va-vient toute sa barque Au mât de l'archerie*

La lèche embrasse au souffle étreint L'apprend toute en ses failles
Sa vague en flamme au creux des reins Brûle au corps maille à maille
Tissent sur le drap ou sur l'herbe À sa chair à sa terre
Avec nos feux d'arqueurs à gerbes Des fleurs de couchemer

*Puis qu'elle revient sur mon arc Cible ma flèche au puits
Et crie-va-vient toute sa barque Au mât de l'archerie*

Des fleurs de couchemer puis fleurs qu'elle revient des fleurs
De couchemer sur mon arc fleurs Va vient de couchemer
Des fleurs de Cri de couchemer Ma flèche au puits des fleurs
Toute sa barque couchemer Viens viens fleurs au mât de
L'archerie des fleurs fleurs Viens Viens De couchemer puis fleurs Fleurs...



Gérard Fronty, LA PARADE AMOUREUSE AU PHOENIX 41 cm X 33 cm, 4 décembre 2018 Acrylique, Posca + Vernis.

*« Hors la poésie et ses phrases passionnées il faut prendre garde aux mots que tu écris, aux panacées que tu prononces, auxquels ton esprit confère une infailibilité de longue haleine et la faculté de fine manœuvre. Qui sera ton lecteur ? Quelqu'un pratiquement que ta spéculation arme mais que ta plume innocente. Cet oisif, sur ses coudes à sa fenêtre ? Ce campeur imprudent ? Ce criminel encore sans objet ? Tu ne sais pas. Prends garde, quand tu peux, aux mots que tu écris.
René CHAR*

POUSSIÈRES D'ESPOIR

L'adultère précipite toujours l'amour blessé
Sur la terre de tous les mépris

De l'extérieur il paraît banal et fait sourire
Avec son chapelet de mots convenus
Du cocu à l'amant
De l'infidèle au cornard

L'adultère conjugue une hideur irréductible
Incommensurable
À tous les temps

Dans sa fosse purine où croupissent trop de boniments
De facéties

Meurent les unes après les autres toutes les issues de secours
Tout se ramène inéluctablement à l'impasse des traîtrises
Du parjure
Des menteries
De la déloyauté
De la félonie

*Au plafond de cette chambre
Tricotant la nuit et démaillant le jour
Comme une Pénélope démente
L'adultère a tissé sans relâche le canevas de mes nuits blanches*

Des fleurs par milliers éclatent dans ma nuit
Ce ne sont pas des fleurs fanées
Ce sont des fleurs mortes qui m'envahissent
Elles éclaboussent l'étroit ciel de mes nuits sans sommeil
D'une amertume acide

Mes larmes sont les embruns de tes dénis
Je pleure beaucoup
Beaucoup trop

Des épineuses noires et rouges
Ensanglantent mon cœur
Ce sont les églantiers sauvages de mes blessures
Je saigne en silence et j'entends ton souffle
C'est bien là le privilège amer de mes insomnies
T'entendre dormir
Plus paisible que la blancheur de l'innocence

Aucun signe apparent de trahison
Pourtant
Quelque soupir parfois te fait geindre
Parachevée en petite Bovary
Tu rêves sans aucun doute
Au Rodolphe de tes fantasmes

*Au plafond de cette chambre
Un voile gris se propage et inonde mon firmament
Un déluge d'amertume barre l'horizon
La pleine lune trébuche
Toutes les couleurs s'estompent puis s'effacent
L'écharpe d'Iris n'est plus qu'une encre noire
Un voile de deuil qui s'affale sur mes étoiles*

Plus sidéré qu'Icare
Peut-être est-ce le soleil du mensonge
Qui musicalise mes doutes
À moins que ce ne soit la mélodie de la déconvenue
Du chagrin définitif
Qui tambourine un déluge de pluie vitriolée
Sur les ruines de nos ébats

Ma tête devient une cathédrale de cris de gémissements
De rumeurs de lamentations
Une place grouillante envahie par une foule bruyante
Où tous les malheurs viennent s'échouer

Mon crâne est un hall de gare sans départs
Dans lequel s'installe un écran de cinéma clandestin
D'où dégoulinent des scènes de crimes et de vengeances
Désormais aucun de tes silences ne m'emplit de paix
Que je garde les yeux ouverts ou fermés
Plus rien n'y change rien

*Au plafond de cette chambre
Je cherche en vain une voie lactée
Soufflée par ma détresse
L'étoile du berger s'est éteinte*

La fatigue — peut-être l'épuisement — le désespoir
Ou le bruit de nos ailes cassées
Dans ma chute d'homme trompé
Font un fracas de solitude extrême
D'abandon
De désertion
Tu m'as privé de tout secours
Isolé Oublié
Méprisé

J'ai été condamné sans jugement
Et sans être ni accusé ni coupable
Alors comment continuer à croire
Et puis croire en quoi ?
Je ne parviens plus à croire en ce que tu as pu être
Pas même à la sincérité de tes premiers baisers
Consciencieusement
Tu as tout souillé
Puis tout profané
Patiemment
Méticuleusement

*Au plafond de cette chambre
Je ne vois se diluer que les étoiles du non-sens
Soudain Grâce à toi
Ma vie déborde d'absurdité*

Et pourtant je veux croire !
Je suis un homme de persévérance
Un homme de parole
Un homme qui tente de croire en la juste force des paroles
La beauté d'un serment
La force d'une promesse

Sans parole donnée aucun amour n'est authentique

Tenace

J'ai bien su t'aimer sans doute

Et t'aimer bien Durant tellement d'années

Puisque l'infidélité ne t'a pas paru désirable

Pendant si longtemps

Mais aujourd'hui sur les ruines de notre amour

Assommé par l'incompréhension de tes choix

De tes impostures

Et par tous tes petits jeux d'emprunt

À cet endroit précis où la fausse légèreté le jalouse à la comédie

J'ai fini par m'habiller de doutes

Par tutoyer la honte

Et m'en faire une amie aussi fidèle que ma douleur

D'abord l'adultère m'a frappé d'humiliation

Je l'ai vécu comme un déshonneur

Une torture morale et physique

Il a été et demeure pour moi

Tout aussi persécuteur et cruel qu'un viol

Tout aussi traumatisant

Je me suis senti Sali

Méprisé

Il ne faut pas avoir peur de le dire

Et pourtant j'ai eu peur

Peur d'en parler même aux amis les plus proches

Peur pour mes enfants Pour notre famille

Pour les amis

Peur pour la suite

Peur de l'effondrement définitif de tout ce qui avait été si beau

De tout ce que nous avons construit

De tout ce en quoi j'avais une foi sereine
Et je me suis replié sur moi-même
Si longtemps
Envahit par la honte et la culpabilité
Le paradoxe est là J'ÉTAIS LA VICTIME
ET POURTANT JE ME SENTAIS COUPABLE
Comme si c'était moi le fautif de toute cette infamie
La honte me faisait perdre cette indispensable estime de soi
Qui donne la force d'exister
Et vous préserve des tentations mortifères

*Au plafond de cette chambre ton sourire se méduse
Il arbore la grimace des supercheries
Une surabondance de mépris et de cynisme
Pour tous les jours
Tu n'as jamais eu honte
Tu as instauré la banalité du mal*

De cauchemar en cauchemar je retourne à l'enfance
Le chemin des ruminations est long
Toi tu dors

Dans notre nuit obscure
Tu ne seras plus jamais l'étoile de ma terre
Je suis envahi de ténèbres stériles
Tout y est dépourvu de spiritualité
Toi tu dors

Tu dors
Rien ne te perturbe
Tu es devenue la Vénus d'un autre
En catimini
Toi si droite Si honnête

Tu t'es curieusement métamorphosée en mondaine
En femme vénale

Tu ne veux plus parler que de choses légères
Et vivre dans ton insoutenable légèreté d'être
À toi Rien qu'à toi
Tu préfères le bavardage à la philosophie
Et tu le dis haut et fort
Tu veux glisser à la surface des choses
Fuir la profondeur
La légèreté est ton tailleur

Mystificatrice
Tu es presque fière d'être dépourvue de pudeur
Tu veux croire que ce manque va augmenter ta liberté
Tu dors en paix

La cruauté te va bien
Elle couronne ton indifférence

Cette inaptitude à l'empathie
Cette volonté aguerrie de ne pas t'intéresser à mon tourment
C'est juste redoutable
Et encore plus déroutant que si tu ne m'avais jamais aimé

*Au plafond de cette chambre se raréfie la vérité
C'est le triomphe de toutes les illusions
Tu cultives une armée de dénis
Et c'est effrayant
Je ferme les yeux pour ne pas y croire
Paralysé*

Je sens bien que je n'existe plus pour toi
Je suis devenu une entrave
Tout ce que j'ai été pour toi
Est en délitescence
Et c'est sans appel
Même l'ami Même l'amour de ta vie
Tout se décompose S'écroule Se détruit
Se désagrège et S'efface
Tu refais notre histoire
À coups de petits révisionnismes

J'ai cru en l'amour éternel
Avec toi
Grâce à toi
Mais pas toi
Enfin toi tu n'y crois plus
Tu ne sais même plus ce en quoi tu crois
Ni même si tu crois en quelque chose d'autre
Tant la mauvaise foi qui te gouverne
Provoque l'amaurose

Chez toi
Le scepticisme trouve son pendant
Dans l'enthousiasme de tes petits complots adultérins

*Au plafond de cette chambre mes yeux d'aveugle se convertissent
Je deviens le voyant d'un désastre intérieur
Je ne perçois plus que des nuages de douleur inféconde
Mes meurtrissures y sont des trous noirs
D'où dégouline la lymphe du désamour*

Quant à moi
Trahi
Sali
Subjugué
Blessé
Sidéré
Assommé
Anéanti
Démuni
Je ne sais plus ce que je suis

Que peut devenir un homme poignardé dans le dos ?
L'évidence du chaos me sidère
Qui suis-je tenu de devenir ?

Toi Tout t'est permis
Tu es déculpabilisée de tout
Sans scrupules tu t'autorises tout
Sans aucun souci du mal que tu déclenches

La nécessité de ton épanouissement à venir
Te commande d'instaurer un dogme inébranlable
Qui dompte tout
Tu dois t'occuper de toi !
Ne penser qu'à toi !
Ne voir que par toi !
Tu cultives féroce­ment l'égotisme

Assurément
Je ne sais plus Ni qui je suis Ni ce que tu es devenue
Et ironie majeure
Toi encore moins

Du reste
Ta psy comportementaliste te le révélera

Plus rien n'est paradoxal
Tu es dans l'air du temps
Tu te plais à une obéissance nouvelle

Les impératifs du bonheur sont tes nouveaux guides
Tu prétends les choisir
Tu le crois
Tu t'en assures

Des esprits malins ont construit et promu
Tous ces nouveaux impératifs du soin de soi

Ils offrent des patterns d'épanouissement béat
Et tu te dois de ressembler à d'autres
Aux autres
À toutes celles qu'on imagine épanouies
Dans leurs petites biosphères ou dans leurs coteries
Toutes ces sortes de cliques que tu envies tant

Tu es tenue de te fondre dans ces nouveaux modèles

L'appel de béatitude et de crédulité est bien conçu
Il est impératif
Catégorique
Et préserve subtilement la chimère de l'originalité

Tu te veux originale
Y compris
Dans la banalité de l'infidélité

Je n'aimais pas le mythe de Pandore
J'aime encore moins cette vase du bonheur

Tu te paies le luxe arrogant d'une indignité
Même avec les amis Surtout avec eux
C'est un comble
Mais tu as fini par l'assumer

Jamais je n'aurais pu imaginer cette conversion de ton amour
Et de tout ton être
Dans le plus sordide des désamours
Comment peut-on trahir à ce point
L'homme que l'on a choisi d'aimer ?
Son meilleur ami ? Son plus bel amour ?
L'homme qui a cru en la beauté libre de ta parole donnée ?
Toi seule as la réponse
Toi seule

Ce n'est pas notre amour qui s'est émoussé
C'est ton âme
Et pour tant de générosité la vie te le revaudra

*Au plafond de cette chambre un ouragan de rancœur
Envenime l'horizon et obscurcit l'avenir
Un éclair de clairvoyance venu d'une résilience ancienne
Me suggère un sursaut de lucidité
Un amour meurt Non pas de sa belle mort
Mais d'une mort laide*

Un Amour trahi Empoisonné par l'adultère
L'adultère
Le mot est lâché
Il revient tant de fois
Claironnant sa gangrène
Je ne peux plus en éviter la réification

Sciemment

— Je dirai presque avec préméditation
Puisque j'ai été incapable de soupçonner
Ou d'anticiper ton habileté calculatrice
Pire
Jusqu'au bout j'ai refusé d'y croire
J'ai voulu nous sauver du désastre
En homme fidèle et persévérant
Et surtout naïf —
Sciemment donc
Au fond du gouffre que tu m'as offert
Et dans ce temps hors du temps que tu m'as imposé
La souffrance m'est devenue familière

Alors j'ai assumé mon calvaire
Préservé ceux que j'aime
Appris à souffrir seul Démesurément

Le désamour est un poison lent mais efficace
Qui conchie la vie et tous ceux qu'on aime
Un virus qui n'épargne rien ni personne
Il vous torture sans répit
Il envahit tout de ténèbres et de doutes
De veuleries et de bassesses
De fange
De suspicions aussi
Et il méjuge de tout

Jusqu'à l'ignominie

Au petit matin

*Le plafond de cette chambre est un vase à l'envers
Piètrement il exsude sa morne tristesse
Une odeur de grisaille et de mélancolie envahit la pièce
Fièrement analgésique Toi tu dors
Dans le confort de ta nouvelle quiétude*

Au fond du vase de ton insouciant indifférence
Pour tout ce mépris de pacotille

Merci

Rares sont les remords chez les bourreaux
Rares sont ceux qui demandent pardon à leur victime
Pour tout le mal inutile qu'ils leur ont fait

Ironie des ironies

On ne peut rien pardonner à quelqu'un qui
Par lâcheté

Orgueil démesuré ou Auto-aveuglement
Ou véritable Mauvaise foi

N'a pas le courage de vous demander pardon
De la sorte on est condamné à cultiver l'art de l'oubli

Il n'y a plus rien dans toute cette vase

Que la boue du passé

Il n'y a plus rien

Par bonheur

Aucune pépite de sincérité

Aucune poussière d'espoir

Aucun reste d'Amour

Et les quelques présences qui m'ont sauvé
Les mains tendues Les prévenances
Je les ai trouvées
Chez les amis
Dans la générosité
Et dans un véritable amour



Gérard Fronty, LE DEPART DES PHOENIX, 100 cm X 100 cm, 29 Janvier 2020, Acrylique, Posca, Vernis.

Désir Preuve de vie
Désirs Épreuves d'amour
Désir de vie Désir d'amour

Albatros sur le pont du corps
Promesse enjouée de libertés
Défi des regards aux remords
Désir Défensif Protecteur Combatif Fragile
Paré aux conflits Aux ruptures d'idées
Désir innovateur

C'est un cœur battant toujours plus fort
Une ombre embellie de lumière
C'est un aveu armé de marées d'équinoxes
Un doux rêve aux tendres passagères

C'est une danse allumée de baisers

Deux corps cherchent cadence
À la musique d'une intimité hétéromorphe
Aux partitions d'une autre chair d'un autre rivage
Le désir les hante d'un peuple ardent
Désir diapason
Deux esprits rêvent d'éclore leurs alternances
Pour y fleurir de temps à autre
À l'unisson

Espoir et désir mêlés
Désir espéré Espoir désiré

Désir pulsion de muscle
Désir pulsion de mots
Désir de muscle Désir de peau
Désir de paroles de cris Désir de souffle

Bouche à bouche et corps contre corps
S'effeuille un autre dictionnaire
Qui décline encore et encore
L'appel des ballets éphémères

Vois si nous voulions
Le désir saurait chorégraphier nos existences
Un derviche enfant y tournerait sans souci

Au nom du Désir
Nous perpétuerions le choix de n'épuiser jamais
Le sabbat de nos prières d'extases
Nous adorerions sans peur un amour trinitaire
Lune Soleil et Terre de légèretés
Le désir en désir perduré
Serait notre étoile polaire

Voilà le voyage et sa promesse
Le désir d'apprendre à désirer
Jusqu'au désir autre
Au dur désir infini de l'altérité
Jusqu'au littoral commun

Ô désir qui saura renaître effrontément
Au désir de l'autre

Grand Navigateur
Désir Aventureux

Désir du désir des désiré(e)s
Déclinons le désir sans déclin mortifère

Nous vivrons d'un érotisme solaire
Attentifs aux désirs imprédictibles
Comme aux plus naïfs
Désirés
Sidérés

Désir Preuve de vie
Désirs Preuves d'amour
Désir de vie Désir d'amour
Vie de désirs à l'épreuve de l'amour
Amour du désir et preuve d'amour
Désir des désirs

LES FLEURS DU MEA CULPA

QU'EST-CE QUE JE N'AI PAS SU FAIRE ?

Le vertige de la culpabilité a conquis toutes mes pensées
Pourquoi la logique de l'échec est-elle si aveugle et sans rémission ?

Tu as eu l'idée de quelques lettres apocryphes

Pour te disculper

Sournoisement tu as fini par avouer

Que je n'y étais pour rien

Tu as même réussi à m'écrire

Que je suis *un homme qui mérite d'être aimé*

Ô Amère ironie du malheur !

Un homme qui n'a rien à se reprocher...

Dérision de l'échouage

Tu as poussé la générosité jusqu'à prétendre que je méritais *d'être heureux avec une femme qui me comprendrait mieux et saurait m'aimer vraiment...*
Mais cela n'allège pas mon cœur Je sais que tu n'es pas sincère On ne peut pas mentir des milliers de fois et soudain devenir un parangon de loyauté ou de prodigalité !

Je te regarde partir

Qu'est-ce que je n'ai pas su voir ?

Qu'est-ce que je n'ai pas su deviner ?

Qu'est-ce que je n'ai pas su anticiper ?

Qu'est-ce que j'ai raté ?

QU'EST-CE QUE JE N'AI PAS SU FAIRE ?

Quand on est juste — ou pour le moins honnête — avec soi-même on a toujours du mal à imaginer que l'on n'a aucune responsabilité

Au plus profond de mon être la vie s'est définitivement assombrie Même tes yeux
n'ont plus le même éclat
Ils sont emplis de ce clair-obscur si particulier
Qui voile de plus en plus mal toutes tes froideurs distantes

La porte du ciel se ferme
J'ai pourtant tenté la persévérance
Mais d'aucuns m'ont prévenu
On ne force pas à boire un âne qui n'a pas soif

Un nuage de larmes amères sur mon cœur calciné
Encrasse l'horizon
Le sentiment d'impuissance
Me torture
Il provoque en moi des tsunamis de tristesse

Tu ruines ma vie
Ou plus précisément
Ce que je croyais être le sens de ma vie
Et de la vie en général
Ce que j'avais construit avec amour Et avec toi
Ce que je pensais indestructible
Tu l'annihiles le pulvérises
J'étais indispensable ! je deviens inutile et facultatif !
Les ruines t'indiffèrent
Autant que ma détresse
Tu fais celle qui est légère
Si légère que cela en est presque indécent
Pour le moins démesuré et lamentable
Je suis en disgrâce
Ma dégradation entraîne la destitution de tous mes droits

Tu es devenue ta propre colombe de la paix

Plus rien n'est fiable Ni vrai
Chez toi
Tout se transmue en faux
En combine
Tu es incernable
Et ce n'est certainement que le revers de ta culture du mensonge
Tu l'as instaurée insidieusement depuis si longtemps
Mentir est devenu normal
Un jeu quotidien
Qui semble t'épanouir

Dans demain
Plus tard
Quand je serai parti d'ici définitivement
Quand tu auras classé nos vingt-cinq années de chemin commun dans les oubliettes
de ta mémoire
Par-delà toutes les duperies
La fleur du remords te giflera
Et comme le liseron ou le chiendent de ton jardin intime
LES FLEURS DU MEA CULPA
Et celles du repentir
Viendront mordre tes pensées
D'un bouquet rançonneur

Les orties trémières du désamour
Et les ronces des ignominies anciennes
Subjugueront ce qu'il te restera d'âme et de cœur

Lasse et usée ta propre colombe de la paix
Ne sera plus qu'un vieux pigeon voyageur
Tout déplumé

À ton tour alors...

Mais ce sera trop tard !
Tu pourras te demander
QU'EST-CE QUE JE N'AI PAS SU FAIRE ?

LE CHANT DU SIGNE

Une Voix me dit :

*« Ecoute bien Petit Écrivain... écoute le chant du signe
C'est un Porte-Parole Il traduit la langue du cœur
Et quand le cœur se rend capable de saigner avec décence
C'est qu'il te suggère quelque souffle d'existence
Il t'insuffle la couleur des mots La profondeur du verbe
Le battement syntagmatique des rares petites fleurs du sens
Il immisce en toi le doute des profondeurs
Il t'inspire des éclairs de certitudes aussi
De temps en temps
Le poème n'est plus qu'une portée de vie
Écoute sa musique et tu capteras
La vie la Beauté le Rien
Tout ce que tu voudras
Écoute-bien !*

*La vie chante Petit Écrivain
Elle bat au rythme de tes signes
La vie chante Si tu le veux Si tu le peux
Et surtout Si tu oses
Et c'est toi l'Auteur Personne d'autre
Tu es autodidacte
Pas de fausse muse Pas d'inspiration convenue
Tu ne dois être le captif de personne
C'est toi qui construis Presque tout
Absence Présence Sens et Non-sens
C'est toi qui choisis ta Muse et ta Peine
Tes larmes et tes Révoltes
Tes combats et tes replis
Tes victoires et tes défaites
Et celles des Autres aussi
Ce que tu glorifies Ce que tu encenses
Ce que tu honnis Conspues Démolis ou massacres
Et ça c'est le plus dur Petit Écrivain*

*Petit Porte-Parole Bien choisir
Sans oublier ton style
Enfin ! ton style...
Choisir ce qui danse ou devrait danser
Et devrait chanter Dense et prolix
Ah ! Ah ! Ah ! »*

Puis la voix s'en va et rit
Et quand elle revient
Acerbe
Elle est encore plus ironique...
Et c'est toujours pareil
Plusieurs fois j'ai fait cet étrange rêve
Terrible Pénétrant Envoûtant même
Et pour en sortir à chaque fois je dis :
« Ô mes amis écoutez-moi !
Mon amour écoute-moi !
Moi qui n'ai jamais prié
Moi qui ne sais pas
Je vous adresse à tous cet orémus
Aimons-nous par-delà le temps
Aimons-nous de déraison autant que de raison
N'ayons plus peur de nous dire l'indicible amour
Parlons-nous vraiment
Avec nos mots si fragiles Maladroits
Si futiles et infidèles
Ô les mots... les mots...
Ils trahissent sempiternellement le chant du signe... »

Seulement on ne se parle jamais assez
Je le sais
On a si peur des mots
Et les petites écritures Toutes nos petites écritures
— Même si c'est avec peine et appréhension —
Elles nous préservent d'une autre fin

Et de nos maigres survies
Ce travail de poète que tant de gens trouvent inutile
Est en vérité d'une grande délicatesse d'une vraie pudeur
Ce travail de poète qui sauve tant d'âmes
Tant de cœurs brisés
Qui redonne goût à la vie
Ce travail de poète qui radoube nos corps et ravaude nos trajets
Eh bien non ! Je ne crains pas de le dire
Non ! Je ne crains rien
Il n'entrave jamais l'autre chant du cygne
Au contraire...

Et c'est lui
Cet étrange chant
Troublant Mystérieux
Qui m'envahit l'esprit à son tour
Pourtant ni la joie ni l'espoir de m'en aller auprès d'un Dieu
Ne me concernent
Néanmoins Lucide je chante avec plus de force
On dit ce Sombre présage
Aussi sombre que la mort du sens
Folle agonie !

Et voilà ! C'est là le noir néant qui renaît à chaque fois
De ta non-présence
Et dans mon rêve je hurle
« Je parle pour tout le monde
Je suis un poète public »
Mais personne n'entend Personne
Sauf la Voix :

*« Chaque fois que tu perds la foi
Petit Écriturien Petit Porte-Parole
Cette foi périlleuse et rebelle que tu as de croire en la vie*

*Pour toi Pour les autres
Tes poèmes ne sont plus que des feuilles qui tombent des arbres
Emportées par le vent
Tout est décidé Caduc
Tout s'empare d'une bizarre survie hivernale
C'est la fatrasie Des poètes folledingues
Comme toi
Tu le sais bien : « Avec pauvreté qui m'atterre
Qui de partout me fait la guerre
Au temps d'hiver »
Et toi pauvre Petit Écrivain tu crois en l'amour !
Sans relâche
Malgré les cœurs griesches
Quel courage !
Quel entêtement !
Cela en est presque touchant ou pitoyable...*

*Après chaque défaite
Après chaque désaffection
Après chaque martyre
Tu écris des mots d'amour pour Elle
Tu la tiens de ton enfance cette foi de ne croire qu'en Elle
Il faut avoir été privé d'amour De façon inouïe
Et sevré trop tôt de tendresse pour être aussi naïf
Ou les deux
Ou violenté
Tu me dis que pour toi Elle est la Vie Le retour du printemps
Qu'attends-tu Petit Écrivain pour mettre des mots
Sur vos sentiments ?
Même si presque toujours ils ne servent à rien
Ou à pas grand-chose
Ou sont mal compris Mal interprétés
Seuls les mots nous relient et cousent du sens...
D'autres s'y retrouvent ou s'y découvrent
Même sur le tissu de l'absurde
Ou sur celui de l'ab-sens*

*Même sur les blessures de ton cœur
Seuls les mots soufflent sur la braise de la vie...*

En vérité Rien n'est plus terrible — même dans un délire —
Que l'absence Et le silence
La dormance du dialogue
La distance L'éloignement
Ce sont autant de couteaux bien plantés
Dans le dos de nos vies
Et conséquemment
Nos existences sont trop tôt rendues insipides
Ébranlées et bousculées à l'extrême
Par les couteaux de médisances
Qui s'enfoncent aussi dans le cœur et dans l'âme
Une dialectique éristique de misère ne cesse de nous asservir
Et c'est le triomphe des médiocres cyniques
Dont tous les désamours désavouent la vie

Autant de fois que l'âme aimante peut se retrouver clouée
Jusqu'au tréfonds de toute pensée raisonnable
La poésie devient ce refuge qui me protège du reste
Qui nous protège également
Et tous ces couteaux sont autant de mots poignardés
Qui ne verront jamais le jour
Ô les mots... les mots... Dites-le lui pour moi
Comme ils me saignent
Et trahissent toujours le chant d'estime indocile
Indicible
La Révolte et la Colère

Et c'est avec ce troupeau de mots éclopés
Blessés Handicapés Estropiés Impotents
Que je me découvre infirme

Et ce chant d'amour me fait gémir
Pleurer
Languir
Souffrir
Mourir...
Ô réponds-moi
Je t'en supplie
Rends-moi mes ailes
Et fais-moi Cygne Noir que j'y perde mon latin
Car je suis devenu « un oiseau rare sur tes terres
Rare comme peut l'être un Cygne Noir »
« *Rara avis in terris nigroque simillima cygno* »

Et c'est là Dans mon rêve d'infinie solitude
À ce moment précis
Quand survient la prière latine au Cygne Noir
Que tu t'éveilles
Plus douce et belle qu'une panthère
Tu te glisses sur moi et viens me chevaucher d'amour
Pour m'éveiller

Fin du cauchemar Début d'un jour nouveau
La voix s'est tue et le Petit Écrivain respire
Tu es là

Je me blottis contre ton dos de cygne
Au paradis de ton souffle et de ta chair
Épris de ton désir
Je suis heureux de me dire
Je suis toujours vivant
Bien vivant.

MOI AUSSI TOI NON PLUS

Moi aussi j'attends le jour patiemment
Pour le moment je traverse la brume d'une nuit blanche
J'ai des étoiles de mémoire en déferlantes
Tous mes ciels s'effondrent
Je suis en perdition
Tu m'obliges Moi aussi... à vivre la dérélition
LA DÉRÉLICTION

Je découvre ce qu'est LA DÉRÉLICTION
Le mot m'est devenu familier
Une fidèle compagne de route et de dérouté

Toi non plus... tu ne la connais pas
LA DÉRÉLICTION
Tu la provoques mais tu refuses de la nommer

Rien n'allège nos nuits
Je sais que tu m'as trahi et tu ne sais pas que je sais

Tu as choisi le masque de l'hypocrisie
Moi aussi... je me suis condamné à porter un masque
Un masque étrusque
Celui de l'homme offensé
Un ami me le révèle un jour et dévoile ainsi
La clairvoyance de son amitié
Je lui avoue mon sentiment d'être lentement dépecé
Mis à mort Lui m'écoute et me comprends
Car il me comprend
Du plus profond de ses traumas anciens

Mais depuis Hélas !
C'est lui que le psychopompe a conduit là-bas
La vie n'est juste avec personne
Elle n'est pas juste en amitié non plus
Moi aussi... j'ai peur du désamour
Toi tu t'en fous !

Toi non plus... tu n'as plus peur de rien
Même pas de l'impudeur
Toi ou l'impudeur
Laquelle des deux dompte l'autre ?
Sous l'emprise de quoi
Ou de qui
Peux-tu te transformer ainsi ?
M'annihiler à ce point ?
La tête commodément enfouie dans le sable des dénis

Avoue que ce n'est pas l'amour qui est aveugle
C'est le ressentiment qui aveugle

Les matins sont difficiles à marcher
Par chance j'ai la force de mes racines
Le bonheur de ceux que j'aime enrichit sans cesse mon sol
Moi aussi ...La félicité du partage peut emplir mes vides

Toi non plus... toi tu rançonnes le vide !

Si on a le droit de mépriser vraiment ceux qui nous nuisent
Ceux qui pouvaient espérer notre mort
J'aurais dû apprendre à te mépriser
Toi et ton complice... Et cette piètre comédie que tu rallonges
Ce vaudeville que tu instaures sans limites

Et où tu fais encore semblant comme toujours
De n'y être pour rien

Moi aussi... mais pour sauver quoi ?

Toi c'est surtout... pour laisser le poison agir
Lentement
Stratégie morbide et cynique
Pour ne pas te sentir coupable

À force
Le poison du désamour m'obscurcit l'esprit
Je l'admets

Tu as réussi à me faire vivre tout ce que déteste le plus
Et surtout tout cette axiologie bobo qui t'aspire
Et t'imprègne dorénavant

Moi aussi... je finis par succomber
Asphyxié
Par les flatulences de ta nouvelle morale
Et par tant de turpitudes quotidiennes

Opressé
Étranglé par tes colliers de mensonges
Je voudrais être définitivement
Aveuglé Dévasté Purgé de tout
Et que les feux d'un espoir de rédemption
POUR UNE AUTRE VIE
Eblouissent enfin mes regards stupéfaits
Mais je suis tétanisé par la violence

De ton désamour
Mes pensées se pétrifient se fossilisent
Et tout s'assombrit et durcit mon jugement

Toi non plus... tu n'y crois pas
Tu es ta propre rédemptrice
Tu rachètes toutes tes fautes
À bas prix
Avec un peu de cette morale idiote et autocentrée
Que distille et raffine l'air du temps
Le seul devoir qui t'obsède
C'est ton épanouissement

J'apprends lentement à ne plus croire en nous
Tu excelles dans cette didactique

Toi non plus... tu n'y crois plus
Tant mieux je déteste l'indécence
Avec laquelle tu as fait semblant d'y croire
Jusqu'à ce jour

Toi non plus... Plus jamais
La candeur t'a abandonnée
Et rien absolument rien n'en sera sauvé
Plus jamais
Rien
Ni toi non plus !



Gérard Fronty, PARADE NUPTIALE DES FLAMANDS ROSES, 50 cm X 50 cm, 10 Mars 2020, Acrylique, Posca

Dans le flux imprévisible de nos cheminements
Il y a fréquemment quelques moments privilégiés
Où la capacité de s'émerveiller reprend le dessus

Du coup

Nous redevenons des Matutinaux épris de libertés
Plus Naïfs que des amants devant leur premier né

Et c'est tant mieux !

Car cette innocence bienfaitrice nous redonne le goût d'exister Purement et
Simplement

Le goût fraternel de l'amitié et du partage

Nous cultivons dès lors l'aptitude à suspendre le temps
Par-delà tous ces vides mondains
Qui envahissent nos vies de plus en plus souvent
D'embarrassantes et futiles agitations

Nous sommes à nouveau prêts pour les enchantements
Et les voyages en terres familières
Ou pour la belle terre des autres
— C'est en général la plus prometteuse —
Le dépaysement enrichit nos racines

Nous ne préjugeons de rien
Même la grisaille enflamme nos ardeurs nouvelles
Un parfum de jour nous attire
Il nous invite à savoir sécher nos larmes

Nos cicatrices et nos joies nous ont grandis
Riches d'une volonté libérée et délibérée
Tournons-nous enfin vers la lumière

Pour les mieux vaincre
Nous relativisons déjà
Les injustices qui nous abîment d'un éclairage nouveau
Sans concessions et sans les perdre de vue pour autant
Nous cultivons de joyeux soupçons qui égayent

Bien entendu aucune clarté ne peut persister
Sans sa part de ténèbres
Nous le savons depuis longtemps
Pour avoir lu ou rêvé très fort ou revendiqué
— Autant que d'autres
Le plus beau des cimetières marins —
Que « Rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié »

La clarté du matin est rassurante
L'odeur du temps reste prégnante Mais plus légère
Nous avons conquis l'expérience des deuils nécessaires
Puisse cela nous aider à défendre avec férocité
Nos générosités choisies
Et à chevaucher sans peur les griffons de la douleur
Surtout quand la douleur nous submerge

L'Océan de nos projets ne craint plus les précipices
Ni les écueils
Ni la falaise des vertiges
Et nous chanterons un psaume Ancien
Un joyeux Chant de Départ
Dehors il fait un jour de découvertes

Des îles d'amours et d'amitiés sont à portée de nage
Dans la défaillance des cimes nous verrons surgir
Des pyramides d'Espérances
Et il y aura sans doute des passagers à sauver
Et des naufragés aussi

Nous avons un Soleil d'impatience à chaque souffle
Une main d'amitié prête à se tendre
Et un Vin de bonne humeur à partager

Prodigues

Nos rayons de sourires vont darder leurs attentes
Pour attiser sur d'autres mondes
Des brasiers d'empathie et d'écoute amicale
Nous n'aurons pas besoin de leçons de bienveillance

Attachés comme Ulysse au mat de combat
Nous saurons êtres sourds aux antiennes menteuses
Des sirènes racoleuses
Nous dévoileront leurs nauséuses parures
C'est prévisible
Nous le savons
Mais nous tisserons gaiement
L'antidote de leur peste brune
Et nous aurons pour elles
De belles flèches
Sur nos arcs bandés d'intrépides lucidités
Les flèches de nos secrets sourires

Puis

Avec une fière et impassible sérénité
Nous anticiperons
Venues des mémoires soupçonneuses les rengaines acides

Nous neutraliserons
La foule des petits révisionnismes de tout bord
Et nous saurons les taire et les broyer
Pour les éradiquer

Derrière l'Île Lointaine
Quelque chose nous attend encore
Et il convient d'y croire

J'entends déjà le champ d'oiseaux méconnus
Et la voix d'un carme païen
Au lointain
Y fait écho
Hâtons-nous lentement
Nous sommes attendus
Étonnés.

JE LAISSE CE POÈME SUR LA TABLE

Je te laisse ce poème sur la table
Je sais que cela n'a pas d'importance
Que j'écrive ou que je n'écrive pas
Ce que je dis ou ce que je ne dis pas
Pour toi
Ça ne compte pas
Ou plutôt ça n'a plus d'importance
Pas plus que mes pas ne se comptent après la vague

Dans ton monde aux portes closes
Ce monde où chacune d'entre elles possède sa psychè
Tu es chez toi
Avec toi

Grâce à la contemplation de ce que tu es
Le monde du dehors n'a plus guère d'importance
Sauf s'il vient flatter ton existence
Dans la logique de tes miroirs

Mes mots ne laissent de trace
Que lorsqu'ils déjouent et dévient
Ou dérangent
Tes projections tes planifications
Tes préméditations conjoncturelles
— ou l'inverse —
Cette complaisance à ton égard n'a d'équivalent
Et de contrepoids que dans l'indifférence que tu m'accordes
Avec un amour d'habitudes qui m'étouffent
Tu finis par confondre l'amour véniel avec l'amour vénal

J'étais le soleil... maintenant je te fais trop d'ombre

Les promesses s'effacent Elles se délitent et se diluent

Le temps passe et Ni les jours ni les amours

N'ont plus leur place

Je regarde de loin la force des amarres et la qualité des attaches

Tant de nœuds sont fragiles et dénouables

Le couteau des exigences devrait trancher

Sauver ce qu'il reste d'amour

D'une nécrose inattendue

Ma lame de probité est effilée

Pour me sauver

Quelque chose au lointain devrait m'appeler.



Gérard Fronty, L'HOMME AUX OISEAUX, feutre, Posca, encre et découpes, Avril 2017.

ELLE EST LETTRES D'AMOUR

Elle ne sera pas comme les autres
Elle sera de ce pays où même les oiseaux jalousseront sa grâce
Elle n'adhèrera pas au charme C'est le charme qui la courtisera
Et elle sera le présent tout simplement
Sans façons
Mon Indienne de chance

Sa voix infléchit la vie
Présence pure qui incarne l'harmonie et le chant
Elle s'inscrit dans mon existence par la lame du « A »
La lame tranchante du « A » de « Amour »
Plantée dans ma tête jusqu'au « Â » circonflexé de l'âme
Le « A » de toutes les Attentes
De l'Amitié et de toutes les danses de l'Amour

Par les armes de mes alarmes
Elle s'inscrit dans ma destinée en abyme du « M »
Et je l'« M » Oui je l'aime !
Océane et secrète Si présente à nos littoraux chavirés
Je sais qu'Elle aime vivre intensément de simplicité
Si farouchement jalouse et possessive De ne pas posséder
« Aime Moi ! Moi ! rien que Moi ! Personne d'autre !
Sinon « M » les autres sans Moi ! »

Elle s'inscrit dans mon existence de tout le « O »
Très haut des exigences
Et de l'obsédante sincérité
Ce « O » majuscule pareil à celui d'Orphée

Et sois tranquille Ô mon Eurydice
Je ne me retournerai pas
J'ai traversé trop d'enfers
Je n'ignore plus rien du passé ni des risques à prendre

Prudent
Je t'anagramme mon Arsenal du Midi
Seulement si tu m'appelles
Mais j'ose l'interjection « Ô ! » Ô combien je t'aime
Je suis ton animal Utopique
Avec le « U » des Urgences à vivre

Avec le « U » de nos Univers aussi
Ce « U » que j'aime inscrire au plus Ultime
De nos intimités musicales

À l'Ubac de son corps solaire
Dans les pays de sa chair j'ai découvert un Ut théurgique
Pour le do de ses donations-partages

Petit à petit j'y ai déniché toutes ses clefs de musiques secrètes
Et son « U » majuscule s'est dévoilé
Un « U » si doux d'Uranie chantante
Qui psalmodie nos deux cœurs nus à l'Unisson

Et enfin j'ai pu atteindre l'ultime porte qui ouvre
Aux sept ciels de nos ébats
J'aime quand elle chante
Parce qu'elle est aussi fleur d'Ouranos
Terre d'asile et d'accueil
Ma Gaïa de gaietés

Quand je vole au-dessus de son corps Austral
Plus lustré et aventureux que ne l'était Icare
Elle me transforme en Uraète avant la chute
Avant tout Ultimatum

Alors je m'abandonne à ses vols d'altitudes mystérieuses
À ses faveurs magiques
Et l'« R » sous mes ailes
A l'« R » si réel et divin que son empyrée charnel
Étonnement des étonnements
M'offre la quintessence fatale
Je découvre la jouissance du plein sentiment d'être
L'inimaginable « R » de la reviviscence

Pour que s'inaugure notre ère à nous
Elle m'intronise enfin une « R » d'infini féminin
En couronne de baisers éperdus
Pour que s'effacent les longs cauchemars du désamour
Et leurs chapelets barbelés de déchirures

Nous qui respectons le mystère de nos âmes blessées
Avec tant de rires et de confiance
Toutes nos rives et toutes nos dérives sont enchâssées d'espoirs
De rêves d'abandons
Et d'éternels retours
Ainsi l'« R » des chronologies étrangères
Et du temps qui nous compte S'allège définitivement
Et passe et trépasse autrement

Sur le front de nos joies et de nos douleurs
Je décèle toutes ses lettres
Elle est mon Alphabet

Elle est l'Être d'amour...
Elle est mes Lettres d'amour
Mon Arsenal du Midi Solaire
ET JE SUIS DU TRÈS GRAND DÉsir SIEN
L'ANIMAL LE PLUS AMOUREUX.



Gérard Fronty, MALI PRINTEMPS 14 cm X 18,5 cm, 7 mai 20&è, Posca, découpes.

Peut-être un jour tu comprendras
Ce qui me dépasse moi-même
Si tu savais comme je t'aime
Je n'ai jamais aimé comme ça

La vie m'a donné cette chance
De joie d'amour et de beauté
Tu es mon feu d'espérance
Mon brasier de complicité

Comme un enfant face à la mer
Je renoue avec l'existence
Rien pour moi n'a plus d'importance
Que de t'aimer la vie entière

Peut-être un jour tu comprendras
Ce qui me dépasse moi-même
Si tu savais comme je t'aime
Je n'ai jamais aimé comme ça

Si tu savais comme je t'aime
Si tu savais... Si tu savais...

Gérard Fronty, DIPTYQUE



ALA MUSIQUE 1,

50 cm X 65 cm, Août 2000, Gouache et papier imprimé.

POSTFACE

*La vie est un joyeux festin
Répète-le-toi bien pour t'enconvaincre d'existeler
Même si de faux prophètes — ou de piètres poètes —
Te disent le contraire
Et n'en doute aucunement
Sans autre poutrel'âme ni porteuse déchirelure
Il enconvient de faire avec la vie
Comme fit ce Léandre de Abydos en Asie*

*Allant s'envoyer amie sienne Hero de Sestos en Europe
Il mande au Dieu Neptune de le bien choyer
Pour traverser la mer à la nage et la retrouver
Et pour convaincre le Père de notre pérenne branloire
Il lui assène qu'il s'en fiche de mourir au retour
Mais ne veut point mourir les couilles pleines*

*La vie est pareille princesse
Elle exige de qu'on risque le voyage
Et même si le vœu de chasteté rend idiot et absurde la traversée
C'est assavoir qu'on meure gaiement
Puisqu'on a donné du sens à sa traversée
Que règne donc la joie du partage l'être
Si pour celle qu'on aime on est prêt à la noyade
Car l'esprit est pièce le plus éjaculeur de nos membres
Foldings et bouffons nous sommes
Dérisoires paillasses et gougusses au cœur trop grand
L'amour ne donne aucune leçon
Et la vie est un joyeux festin...*



Sommaire

1.	ENAMORAMIENTO.....	p. 2
2.	AMOUR PLUS HAUT QUE LE CIEL.....	p. 6
3.	SI SOUVENT	p. 8
4.	MA FAMILIERE.....	p. 11
5.	MON AMOUR JE T'AIME.....	p. 13
6.	PYROSIS.....	p. 15
7.	UN HOMME UN JOUR I.....	p. 19
8.	ON NE CHANGE PAS DE CAP.....	p. 22
9.	UN HOMME UN JOUR II.....	p. 26
10.	GRANDE EST LA PEUR.....	p. 30
11.	QUAND JE DIS CES MOTS-LÀ.....	p. 35
12.	C'EST LE CIEL QUI PLEURE	p. 37
13.	FLEURS DE COUCHEMER.....	p. 40
14.	POUSSIERES D'ESPOIR.....	p. 43
15.	DÉSIR.....	p. 58
16.	LES FLEURS DU MEA CULPA.....	p. 61
17.	LE CHANT DU SIGNE.....	p. 65
18.	MOI AUSSI TOI NON PLUS	p. 71
19.	ÉTONNÉS.....	p. 76
20.	JE LAISSE CE POÈME SUR LA TABLE.....	p. 80
21.	ELLE EST LETTRES D'AMOUR.....	p. 83
22.	AVEU et...POSTFACE.....	p. 87

« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or » écrivait Baudelaire pour défendre « *Les fleurs du mal* ». Je ne sais si la boue de l'adultère a cette vertu philosophale. Elle est une boue si particulière qu'elle déjoue toutes les pensées. En réalité, la chimie du désamour qui préside à l'adultère est une alchimie mortifère. Elle contraint la victime au chemin de croix et aux supplices d'une âme humiliée. Je ne me pense « *ni sage et doux comme un maudit* » ni « *parfait chimiste* »¹.

Quand s'effondre, avec tant de laideur et de mépris, un amour qu'on croyait indestructible, il est presque impensable de trouver l'antidote au poison du désamour : la souffrance, la honte, la rancœur, le déshonneur, l'immense chagrin, tout participe du sentiment d'être condamné et injustement violenté, sidéré, déchiqueté, en mille morceaux.

Grâce aux ami(e)s, à leur estime fidèle, aux âmes sœurs et à ma Muse Magicienne, j'ai trouvé la force de me relever... Même sur ces ruines-là et après tant de meurtrissures, j'avais le droit de « *revenir à la vie* » : c'est l'étymologie de *reviviscence*... Je m'y suis autorisé et j'ai recherché une énergie nouvelle pour écrire et d'écrire ces *déchirures* de l'âme et du corps qu'inflige l'adultère. Pour chaque poème de la déchirure, en contrepoint, et pour redonner aux ténèbres une part de lumière, j'ai choisi de composer un texte d'espoir, de résurrection...

Avec une « *subjectivité impliquée, impliquée par l'objectivité attendue* »², il me fallait dévoiler lucidement ce que fait subir ce trauma. Ici, l'*objectivité attendue* n'a pas de prétention épistémologique, elle tente seulement d'être poétique. C'est une mise en perspective et une autopsie cathartique de toute cette boue de l'adultère... d'où, avec distance, amour et résilience, renaissent joyeusement de nouvelles fleurs de vie.

J'ai réalisé toutes les peintures pendant cette période d'écriture et de résurrection.

¹ Charles Baudelaire, « Ébauche d'un épilogue pour la deuxième édition des *Fleurs du Mal* » (1861)

² P. Ricœur, *Histoire et Vérité*, Éd. du Seuil. 1955, pp. 23-24.